

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

**Travail préparatoire : Civils audois dans la guerre :
Berthe Cros, Louis Cros et Juliette Eychenne**

Questions

1) Présentez les témoins en complétant les fiches ci-jointes.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Milieu social :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du [témoignage](#) :

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Milieu social :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du [témoignage](#) :

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Milieu social :

Lieu de résidence :

Le témoignage

Nature du [témoignage](#) :

- 2) **Comment la nouvelle de la guerre a-t-elle été accueillie d'après ces témoins**
- 3) **Pourquoi la guerre a-t-elle bouleversé les campagnes ?**
- 4) **Quelles souffrances les civils ont-ils endurés ?**

Extraits

Berthe Cros : « Bien que n'ayant que quatre ans à la déclaration de guerre, je me souviens bien de cette journée car ce fut le début d'une chose affreuse. Mes parents dépiquaient au rouleau sur le sol et il faisait une grosse chaleur. Tout à coup, les cloches se mirent à sonner. Le tocsin ! Tout le monde s'écria : « C'est la guerre ! » Les gens ont tout laissé et se sont rassemblés devant la mairie, car ce n'était que là qu'on pouvait se renseigner, étant donné qu'il n'y avait ni radio, ni télévision. Papa devait partir le soir même à Perpignan et tout le monde pleurait. [...] Ça je me le rappelle, tout le monde pleurait...

Au bout de sept à huit jours, il a écrit qu'il montait au front, qu'il passerait à Carcassonne à 8 heures et que Maman vienne à la gare avec ma sœur et moi. [...] nous avons longtemps attendu à la gare car le train avait du retard. A minuit, il n'était pas encore passé [...], quand on a annoncé le train de Papa. J'étais morte de sommeil sur l'épaule de Maman. C'était affreux, je vois encore ces soldats aux portières, tout le monde qui criait quand le train est arrivé. Nous n'avons vu Papa que lorsque le train démarrait. Maman n'a rien pu lui dire, ni lui donner le paquet qu'elle avait préparé. »

Louis Cros : « Le 2 [août 1914], le garde champêtre est arrivé de Bouisse en disant que la guerre était déclarée à 3 heures du soir. Et ils ont apporté en même temps des affiches. Alors [les gens], le lendemain, ou le soir même, sont venus pour lire les affiches [...] : « La guerre est déclarée ».

C'était échelonné. Mon père, par exemple, qui avait trois enfants, il est parti le troisième jour. Et ceux qui étaient pas mariés, ils partaient immédiatement. [...]

[Ceux qui devaient partir], ils l'ont pris très bien. Ils disaient, la majeure partie : « Oh ! Avec l'armement qu'il y a aujourd'hui, dans huit jours on sera à Berlin. Avec l'armement qu'il y a, e ben, aujourd'hui, c'est pas besoin de s'en faire ! » Ils partaient comme ça, ils partaient contents. Mais malheureusement, la majeure partie ne sont pas revenus. »

Juliette Eychenne : *Elle se souvient de l'ambiance à la gare au moment de l'entrée en guerre* : « L'école avant 1914 parlait beaucoup de l'Alsace et de la Lorraine avec esprit de revanche. Elle exaltait si bien le patriotisme que, lorsque la guerre a été déclarée, ce sentiment primait sur tout. J'avais alors sept ans, ma sœur aînée qui en avait dix-sept m'emmenait avec d'autres jeunes filles à la gare voir passer les soldats qui partaient pour le front. Quel enthousiasme ! On aurait dit qu'ils allaient à la fête ! Des cocardes tricolores partout, des fleurs aux fusils... Ils chantaient joyeux : « Tous à Berlin ! » Tout le monde s'embrassait. »

Juliette Eychenne : *l'arrivée massive des premiers blessés fait tomber l'enthousiasme des premiers jours* : « Quelque temps après, ce n'était plus la même chose. Nous allions voir arriver les trains de blessés, c'était bien triste. Les écoles étaient transformées en hôpitaux militaires : Saint-Stanislas, André Chénier, l'Ecole Normale de Garçons et d'autres locaux [...]

Saint-Stanislas ne désemplissait pas de grands blessés, on ne savait où les mettre, toutes les écoles et même les grands magasins étaient occupés et on manquait de beaucoup de choses malgré le dévouement des dames de la Croix-Rouge. »

Berthe Cros : « Nous ne vivions qu'en attendant le facteur, dans un climat angoissant, car on a vécu longtemps sans nouvelles.

Quinze mois après la déclaration de guerre, Papa eut sa première permission : c'était la fête mais il n'y avait que quatre jours et à la fin nous sommes allées l'accompagner à la gare de Pezens, à pied bien sûr ; nous sommes revenues en pleurant.

Nous avons un oncle, un frère de Papa, qui n'avait pas fait le service militaire parce qu'il était myope : il avait été mobilisé à Carcassonne et, de temps en temps, il venait aider Maman. On le traitait d'embusqué, mais au bout d'un an il est parti au front et il a été tué tout de suite [...] ; c'était le seul homme de la famille et nous avons été affectées par sa mort.

Papa avait deux autres frères : [...] c'est le 17 juin 1918 que nous avons reçu la dernière lettre d'un autre oncle : sa femme vivait alors à la maison et on attendait avec inquiétude le passage du facteur qui n'apportait jamais de nouvelles. A l'Armistice, qui a été connu le soir du 11 novembre, nous étions au lit quand nous avons entendu les cloches et le tambour, mais nous ne sommes pas sorties de la maison et tout le monde pleurait car il y avait le malheur sous notre toit à cause de tante. Nous n'étions pas les seuls, il y en avait beaucoup comme nous.

Papa a été libéré en mars 1919 : on n'osait pas être trop contents en raison des deux morts qui avaient frappé notre famille : son frère et le mari de tante. »

Louis Cros : « Moi, à la mobilisation, il y a avait déjà un mois que je gardais les vaches tout seul. A l'école, j'y allais l'hiver, quand il faisait mauvais, mais pas l'été. Et pendant la guerre, j'y suis été une paire d'années, mais après j'y suis plus été. J'avais des vaches à soigner, et mon frère avait cinq ans, ma sœur deux ans, et ma mère, et personne pour travailler. Mon père était sur le front. [...]

Ma mère allait le trouver [le maître]. Elle lui disait : « mon fils, ce soir, il faut qu'il vienne semer des pommes de terre, ou ramasser du foin... » ou des choses comme ça. Et que voulez-vous ? Il disait : « Faites ce que vous pouvez... » »

A propos des travaux des champs, Louis Cros précise : « Je le sais personnellement, je sais ce que c'est ! Je menais la charrue pour semer les pommes de terre, j'avais huit ans. Je mettais la charrue sur l'épaule pour tourner au bout... Il fallait semer des pommes de terre pour manger, parce que c'était pas la peine d'aller chez l'épicier, il n'y en avait pas...

Alors les récoltes, en 14... [...] tous les hommes en pleine activité, ils sont partis. Et alors, c'était du mauvais travail. Les enfants, les vieux, pour ramasser les récoltes... Et nous, justement, on avait le grand-père, là-bas, le père d'Eloi, il avait une machine à dépiquer avec les vaches. Alors il m'a dit : « Écoute, quand tu iras moissonner, je viendrai te dépiquer. » Et il est venu ici pendant une semaine, et même davantage, dépiquer avec les vaches. »

Juliette Eychenne : « Les hommes étant partis, ceci explique qu'on ait utilisé les femmes dans les usines pour faire des obus. L'usine Plancard [...] était une fonderie qui se consacra à la fabrication des obus grâce aux femmes qui considéraient ce genre de travail comme un acte patriotique ; mais c'était très pénible.

Il y avait aussi, rue Pasteur, une grande blanchisserie qui lavait le linge pour la caserne : les machines étaient rudimentaires et beaucoup de choses se faisaient à la main, le plus pénible pour ces femmes était d'étendre dehors par tous les temps, même s'il gelait.

D'autre part, beaucoup de femmes confectionnaient des vêtements militaires à domicile ; tout cela était peu payé, ma mère travaillait tous les jours, mais malgré tous ses efforts, c'était quand même la misère. »

Louis Cros : « Il y a eu la Réquisition aussi. Ils réquisitionnaient les vaches... Les vaches qui n'avaient pas de veau par exemple, qui se faisaient vieilles, allez, réquisitionnées. Nous, on en avait une, et ma mère, elle a dit : « Mais vous n'allez pas me prendre cette vache, à moi, avec trois enfants ! » Alors ils se sont parlés, le maire... et il a dit : « Allons, on va te la laisser celle-là ». Mais les autres, allez, réquisitionnées. [...] Et maintenant, si tu peux pas travailler, fais comme tu voudras. Y avait rien à faire. »

Louis Cros : « Il y avait ma carte du pain, la carte, les tickets... [...] Encore, ici, dans la campagne,

que ce soit les œufs ou les pommes de terre, on ne souffrait pas trop. Mais il y en avait... Tous les jours passaient des gens, des veuves, pour chercher du ravitaillement. »

Juliette Eychenne : « Pour la nourriture, [...] on a surtout manqué de pain ; des amis de notre pays natal, qui étaient à Carcassonne en attendant de repartir au front, nous portaient des miches de pain de soldat [...]. Beaucoup de gens allaient à la caserne solliciter les soldats, qui, à travers les grilles, faisaient passer des fonds de gamelles, des galettes aux enfants. [...]

Les pommes de terre étaient rares, il fallait faire des queues interminables pour avoir 2 kg par personne : j'accompagnais ma mère qui me donnait un sac et je passais et repassais »

Berthe Cros : « Il nous manquait beaucoup de choses, et notamment du pain ; comme on récoltait du maïs, ma grand-mère partait avec un sac sur la tête au moulin d'Alzau, à une heure de marche, le faire moudre, et avec la farine, on faisait du millas, qui remplit l'estomac. Les vaches nous donnaient parfois du lait et nous faisons la soupe au lait, dans laquelle on trempait du pain ou du millas avec de la confiture : c'était tout notre repas. »